

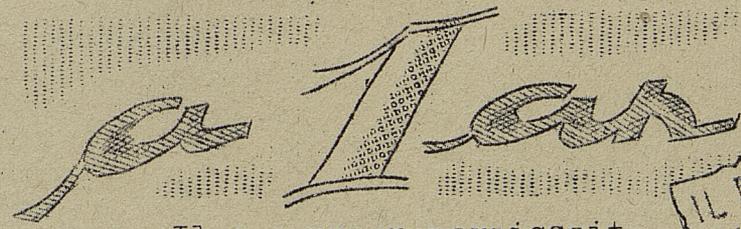
REFLETS

DIRECTION DES PRISONNIERS DE GUERRE
COURRIER
26 AVR 1944
N° 25151
RUE DE BOUTAUX



Mars 1942

No. 12



IL EST ECRIT POUR VOUS,
PAR VOS CAMARADES.
- LISEZ-LE,
EN CAMARADES.

Il y a un an paraissait le premier numéro de "REFLETS". Le titre qui avait été retenu constituait un programme pour notre journal: "Etre le reflet de l'activité de tous les Kommandos, le reflet de la pensée de tous nos camarades du Stalag."

Nombreuses furent les lettres d'approbation et d'encouragement qui nous parvinrent alors.

"REFLETS" a-t-il tenu les espérances qu'il a fait naître? C'est à vous tous, lecteurs, de nous fournir la réponse.

Continuez à nous écrire, faites-nous part de vos idées, communiquez-nous vos suggestions. Nous sommes disposés à faire la plus large place à la rubrique "Notre Courrier". D'autre part, nous ouvrons dans ce numéro une nouvelle rubrique, "A travers le Stalag", dont le cadre sera plus étendu que celui de la page du "Théâtre", et où prendront place tous les compte-rendus qui nous parviendront sur les manifestations de tous ordres des Kommandos. Vous pourrez ainsi tous vous intéresser à la vie de chacun, et y puiser des enseignements pour vous-mêmes. De plus, dans les pages consacrées à l'Homme de Confiance, vous trouverez tous les renseignements qui nous parviendront, et seront susceptibles de vous intéresser

-§-

Nous tenons à vous dire maintenant que "REFLETS" a été rédigé uniquement par des prisonniers comme vous, partageant les mêmes épreuves, les mêmes souffrances, éprouvant les mêmes espoirs, subissant les mêmes déceptions. Ils ont toujours été libres et n'ont subi aucune influence.

Certes, nous avons pris nettement position. La ligne de conduite de ceux qui le dirigent aujourd'hui, vous la connaissez, elle est claire et nette.

Dans ce numéro:
*
LA BOTTE AU CUL
par G. Ordel

40 P 1096 R3

Nous nous sommes rangés librement derrière le Chef de la France, nous avons fait serment de le servir - et nous avons pensé qu'il était de notre devoir de rallier derrière lui, tous nos camarades.

La politique intérieure du Maréchal PETAIN est nationale. A ce titre elle doit emporter l'adhésion de tous. Sa politique extérieure est également basée, comme il l'a dit lui-même le 11 Octobre 1940, sur le véritable nationalisme, celui qui, renonçant à se concentrer sur lui-même, se dépasse pour atteindre la collaboration internationale. A diverses reprises, il nous a parlé en Chef, il nous a donné l'ordre de le suivre, nous lui avons obéi. Qui peut nous le reprocher ?

Plus encore, c'est avec confiance, avec foi que nous le suivons, et cette foi que nous voudrions voir partagée par tous, nous a donné le courage de supporter notre captivité, elle nous a permis de maintenir notre haut moral. C'est pourquoi il ne viendra jamais sous notre plume des mots de découragement.

Le Maréchal nous a rendu l'espérance. Grâce à lui, nous avons senti renaître en nous le sentiment de la grandeur de la France et de notre propre destinée. Et c'est là, le bien le plus précieux qu'il pouvait nous donner.

L'Homme qui a pu réaliser ce redressement, en nous qui étions tombés si bas, nous le servirons jusqu'au bout. Et pour le servir, nous lutterons de toutes nos forces contre les hommes qui se dresseront contre lui, nous considérerons comme nos ennemis, tous ceux qui se déclareront les ennemis de son oeuvre de Rénovation Nationale.

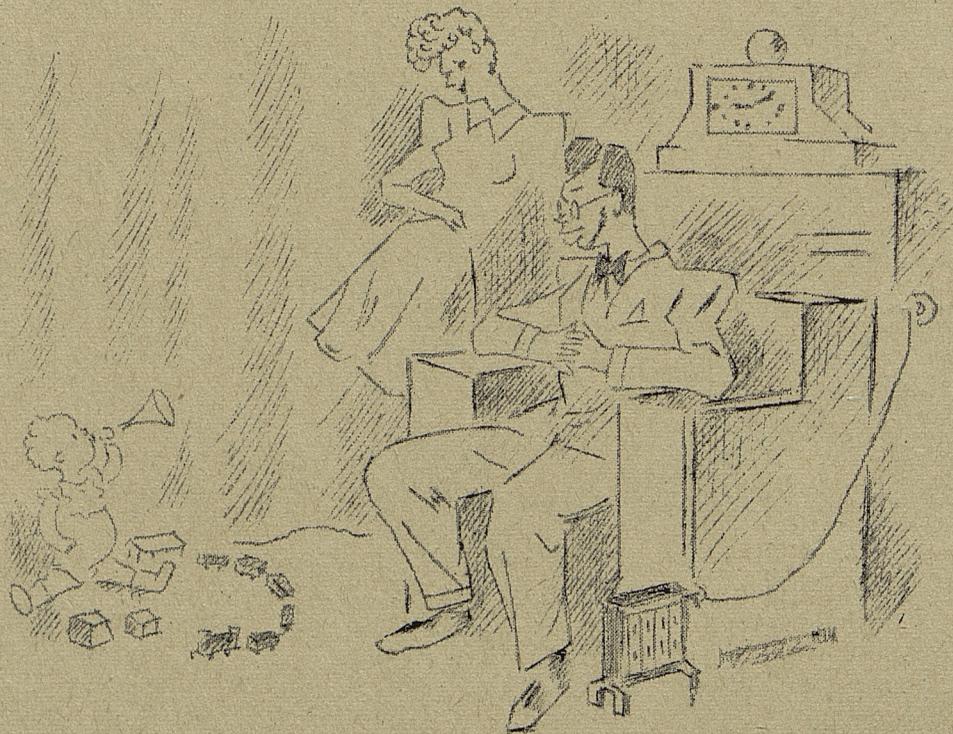
Pour le servir, nous donnerons notre vie, s'il nous la demande, pour combattre les ennemis intérieurs et extérieurs de notre Patrie bien aimée, la France.

Emile VAQUETTE.

Homme de Confiance du Stalag.

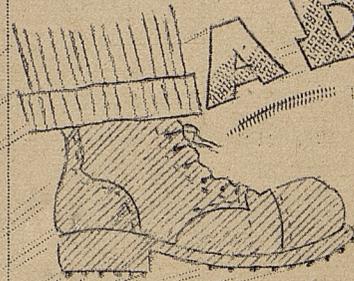
Félicien LAUBREAUX.

Homme de Confiance chargé du
Journal "Reflets".



— Nous en ferons un magistrat et il siègera au procès de Riom.

LA BOTTE AU CUL...



Lorsque nous sommes partis pour cette "drôle de guerre", certains d'entre nous étaient satisfaits du régime qui les envoyait à la boucherie, et ils pensaient que la république était le meilleur régime ici-bas et qu'il était doux de mourir pour la liberté et l'égalité.

Mais depuis vingt mois que nous sommes prisonniers, depuis vingt mois que nous sommes seuls avec nos pensées, un lent travail de réflexion leur a fait découvrir les raisons de la catastrophe qui nous a emporté en pleine quiétude.

Ceux qui n'auraient pas voulu changer quoi que ce soit à ce qui existait, ceux qui pensaient que tout allait bien, ont maintenant compris ou commencent à comprendre. " Il faut que ça change! ", tel est l'avis quasi unanimement exprimé. On avait besoin d'un bon coup de balai. Il n'a été donné qu'imparfaitement. Or, la majorité des prisonniers veut nettoyer la maison, veut du neuf, en a assez de toutes les petites combinaisons. Mais comment amener cette révolution, comment remettre la maison France à neuf? C'est là tout le problème... Et bien mes chers camarades, il n'y a pas trente-six moyens: assez de demi-mesures, assez de moyens termes, assez de compromissions et de ménagements. Quoique n'aimant pas la manière forte, je suis obligé de dire, écoeuré par ce que je vois vingt mois après la défaite, tant ici parmi nous qu'en France, qu'il n'y a qu'une solution, et une seule: La botte au cul...

Actuellement l'oeuvre de rénovation nationale du Maréchal PETAINE est freinée: on est passif, on est attentiste, on lance de grandes formules creuses, mais on se garde bien d'aider le Maréchal. Et bien! qu'on mette à la porte tous ceux qui ne veulent pas comprendre que des jours nouveaux sont arrivés, et qu'une France neuve et revivifiée doit se préparer à s'intégrer dans une Europe nouvelle.

On fait des lois pour sauvegarder la communauté française, ces lois prévoient qu'aucun levier de commande ne pourra être entre des mains juives, que les professions libérales leur seront fermées, mais le conseil de l'ordre propose que le pourcentage autorisé d'avocats juifs soit dépassé. Pourquoi? Combines... toujours.

On s'apitoie sur les prisonniers, on verse des larmes de crocodile sur leur sort, avec des trémolos dans la voix on les couvre de fleurs, mais... on commence à dire qu'ils ne représentent pas l'élite de la nation, qu'ils ne sont pas si mal que ça après tout et... on ne crée toujours pas le pécule du prisonnier, on n'aide pas sa femme et ses gosses. Pourquoi? Mais parce qu'il est ennuyeux et dangereux peut-être de donner une forme tangible à tant de belles paroles, on risque de se créer des inimitiés, et cela on ne le veut à aucun prix.

On vitupère contre les profiteurs et le marché noir, on parle de trahison et de sabotage; mais quand on prend sur le fait un de ces mauvais français, il s'en tire avec quelques années de prison ou une amende ridicule. Pourquoi, s'il y a trahison, ne pas prononcer les travaux forcés à perpétuité, voire la peine de mort. Si un de nous avait abandonné son poste, il aurait été envoyé au poteau pour trahison. Alors pourquoi cette différence? Il est aussi dangereux pour le pays d'avoir affaire à des affameurs qu'à des traîtres. Mais ceux-là sont puissants et on ne

veut pas gêner leurs louches manoeuvres.

On vole des colis destinés aux prisonniers, ces colis qui représentent tant de sacrifices et de privations pour nos familles. Résultat pour les coupables: 2 ans de prison, à moins encore qu'on ne fasse rien pour découvrir les voleurs. Un article de journal les couvrira de boue et puis silence... laissons faire... Ils pourront recommencer.

Comment changer tout cela mes chers camarades? S'adresser à la bonne volonté des gens, à leur compréhension, à leur coeur à leur esprit de solidarité... allons donc! Il y a vingt mois que l'on parle raison aux Français de France, et rien n'a changé.

Mais pour le bien de notre pays, pour l'avenir de la France, cela doit changer. Il faut que les Français comprennent enfin, et on ne le répétera jamais assez, que l'individu doit se mettre au service de la communauté et que les intérêts particuliers doivent passer après l'intérêt général. Il faut que la communauté française se fasse, et si c'est nécessaire, par la manière forte.

Mais qui l'emploiera? J'avais pensé que nous pouvions nous en charger. Hélas nous sommes toujours prisonniers. Le Maréchal PETAIN nous dit: "Vous êtes les plus fermes soutiens de la Révolution Nationale": nous y comptons bien, et nous sommes prêts à marcher à ses côtés, mais il faudrait que nous rentrions tous ensemble, faute de quoi nous risquons d'être noyés dans la foule et de rater notre entrée dans l'Europe nouvelle.

Or, cela dépend beaucoup de nous. Unissons-nous et formons bloc derrière notre Chef. Sa politique est celle de l'Europe Nouvelle et cette politique est aussi celle de l'Allemagne. Et notre sort présent, notre libération dépend avant tout de l'Allemagne. Prouvons que nous avons compris, et peut-être pourrons-nous enfin, aux derrières de ceux qui profitent de notre absence pour saboter la Révolution Nationale, placer notre botte.

Georges ONDEL,
Homme de confiance du district de Komotau.

APRES LA BOMBARDEMENT DE PARIS.

Le Sentiment populaire belge.

Nous lisons dans le "Pays Réel": -"Tuer ainsi de pauvres bougres dont la seule faute est de travailler pour pouvoir manger. Des femmes et des enfants, vraiment, c'est honteux!"

Tel est, aujourd'hui, le cri du coeur de l'immense majorité des braves gens de chez nous. On dit entre autres choses dans les milieux ouvriers - C'est bizarre! Il n'y avait pas un avion anglais le 10 Mai 1940 pour nous aider... Et il y en a aujourd'hui pour bombarder de pauvres gens appartenant à un pays qui a sacrifié tant de ses fils pour assister l'Angleterre dans une guerre qu'elle a déclarée!...- Ou bien les pilotes anglais savent viser et alors les horreurs de la banlieue de Paris ne s'expliquent pas. OU bien ils ne savent pas viser et alors qu'ils s'abstiennent de bombarder!...- Curieux, tout de même que les Anglais s'acharnent sur le territoire français alors qu'ils n'osent pas s'attaquer aux centres industriels allemands! Là où il faudrait engager des combats, ils ne s'y risquent pas. Ils ont été trop bien recus dans la Ruhr. Ils ne se frottent plus à la D.C.A. et aux chasseurs de la Luftwaffe."

Le peuple belge a ressenti l'ignominie anglaise massacrant des femmes et des enfants français, sans que rien ne justifiait leur geste criminel. Il s'est senti le frère du peuple de France, et il a compris qu'il fait partie de la grande communauté humaine, dont les Anglais s'excluent chaque jour davantage.

LA RELEVÉ

La vie de prisonnier étant faite d'imprévu, nous ne fûmes pas étonnés, un matin qui n'avait pourtant pas promis d'être différent des autres, de nous trouver à la gare, valises en mains, prêts au retour. Ne vous en déplaise, c'est bien du retour qu'il s'agissait. Tout arrive, comme vous le voyez, même la "classe".

Cependant cette "classe" avait ceci de curieux, c'est qu'à la même heure, mines déconfites et mains sales, verve coupée et ventre inquiet, quelques truands, pourtant chez nous fort-en-gueule, venaient nous remplacer.

Sans doute, ces messieurs, rien qu'à les voir, respiraient une joie sans mélange à l'idée d'expérimenter eux-mêmes un



exil qu'ils avaient, en France et sans ver pour nous des plus salutare.

gogne, jué

Par un hasard miraculeux se trouvaient là: Manités et marché noir; attentistes qui ne s'attendaient certes pas à cette bonne blague; fils-à-papa, superbe en moins; tatoués soudain honteux et snobs ahuris; durs et mous dégonflés et précieux en rupture de salon; bref, mauvais bergers et vil troupeau.

Tous, issus d'un nettoyage en règle, étaient là sans ressort: fidèles du front-popu; valets de la cité; révolutionnaires en peau de lapin; lanternes sans lumières, tremblants dans

leurs culottes à faire pitié.

Tous aussi, nantis d'un portrait du Maréchal, cela va sans dire.

Tous, un mauvais compte en poche, n'ayant pensé à Dieu que pour le prier de ne jamais nous revoir.

Tous faux-Français, maintes fois resquilleurs, et cette fois... resquillés, sans honneur et sans courage, sans enfants aussi, Dieu merci !

Tous n'ayant qu'un ventre de la bouche aux orteils

Tous n'ayant jamais vécu que pour le jour qui naît.

Tous, braillards devenus muets.

Tous, maintenant foireux, tant l'habitude de payer leur écot, était pour eux lettre morte.....

.....
.....C'était un de ces matins sans promesse, ni trop froid, ni trop beau, juste ce que Dieu les fait pour que nous trouvions la nature réconfortante.....

.....Alors mon "Bauer" frappa à ma porte, l'étable meuglante m'attendait.....

.....J'avais rêvé...

Pierre JACQUEMIN.

Sur un procès

Ce qui ressort nettement du procès de Riom, c'est qu'il a manqué son but: ce sont les responsables de la guerre et non pas ceux de la défaite qu'il fallait juger. Ce procès n'est donc plus qu'une infâme comédie.

En quoi peut-il nous intéresser, nous, prisonniers? Les accusés, nous l'avons tous dit lorsque nous nous sommes trouvés brusquement privés de notre liberté, lorsque nous avons compris que nous avions été bernés, trahis, bafoués, lorsque nous avons su que des milliers et des milliers de nos frères d'armes avaient payé de leur vie la folie criminelle des gens que l'on juge aujourd'hui, et de tant d'autres que l'on ne juge pas, les accusés, on aurait dû les fusiller tout de suite. Nous étions unanimes alors, nous restons unanimes.

Aussi nous n'attachons qu'une importance secondaire à la personnalité des hommes qui sont en ce moment assis au banc des accusés. Du reste le Maréchal n'a-t-il pas dit que l'on devait frapper tous les coupables, où qu'ils soient, à quelque rang qu'ils se trouvent. Il n'a pas été écouté.

Ce que nous déplorons par ailleurs, c'est que l'on semble s'attaquer particulièrement à une certaine fraction politique alors que tous les hommes qui se sont succédés au pouvoir depuis vingt ans ont leur part de responsabilité.

Ce qui est grave, c'est que l'on risque par là de diviser le pays, au moment où l'union de tous est de plus en plus indispensable.

Pour nous, nous attendons le jugement de l'histoire qui se chargera de stigmatiser tous ceux qui aujourd'hui ne sont même pas inquiétés, et qui sont si nombreux que le palais de justice de Riom ne pourrait pas les contenir.

Albert MAZERAN.

COMITÉ PÉTAINE

Quelques démissions nous sont parvenues. Nous les avons sollicitées, lorsque nous avons dit qu'à l'intérieur du Comité ne doivent rester que ceux qui acceptent de suivre le Maréchal sans faire de réserves sur tel ou tel point de sa politique.

Nous reviendrons dans un prochain article sur les critiques qui nous ont été faites. Nous nous devons d'y répondre.

Mais, si en général, notre pensée a été comprise, certains l'ont mal interprétée et déclarent que notre position est susceptible de créer une division entre les prisonniers.

Ils se trompent sur nos intentions. Nous ne voulons certes autour de nous que des hommes animés par une foi totale et par un idéal élevé, et c'est à eux que nous nous adressons tout d'abord. Mais cela ne doit et ne peut pas empêcher l'union finale qui seule est notre but.

Nous comprenons très bien que beaucoup d'entre nous ne se soient pas encore libérés des habitudes d'esprit d'avant guerre, d'où le souci de l'intérêt supérieur de la Patrie, était complètement absent. C'est pourquoi nous nous adressons d'abord à ceux qui ont enfin réagi. Qu'ils se groupent et s'efforcent d'obtenir par leur rayonnement, l'unanimité que nous persistons à rechercher autour du Maréchal.

C'est à cette tâche que nous convions ceux qui viennent de confirmer leur adhésion au Comité PÉTAINE.

Si les prisonniers veulent la Révolution Nationale, dont la nécessité se fait chaque jour sentir davantage, s'ils veulent lui donner son impulsion définitive à leur retour, il n'y a pour eux qu'un moyen d'y parvenir, et un seul : l'Union autour du Maréchal PÉTAINE, Chef de l'Etat.

Et nous le répétons, cette union ne se fera pas si nous persistons à juger la politique de notre Chef. Faisons-lui confiance. Tel a été notre mot d'ordre, tel il reste, tel il sera toujours.

Félicien LAUBREAUX.

UNE OPINION

"Devons-nous signer ? Et pourquoi ?" nous écrit notre camarade Marcel BERTHET, Mle 55.051, du Kommando 184, qui rappelle la phrase du Maréchal "On est pour ou contre moi" et déclare : " Si on est pour PÉTAINE, on est pour la survivance de la civilisation française, car la politique du Maréchal tend à assurer à la France une place digne de son passé, dans la nouvelle Europe. Il s'est acquis la sympathie et la confiance des peuples voisins. Pourquoi les Français hésiteraient-ils à le suivre ? Nous, prisonniers qu'avons-nous à lui reprocher ? Sans lui aurions-nous retrouvé une France libre ? Si, en juin 1940, notre pays avait été abandonné à lui-même, il aurait probablement été asservi. Le Maréchal ne l'a pas voulu. Il savait que le peuple français n'était pas coupable. Aussi n'a-t-il pas hésité à aller au devant du vainqueur et à lui tendre la main en signe de réconciliation."

" Pourquoi tant d'objections à une politique inspirée seulement de l'intérêt national ?" s'étonne notre camarade qui s'indigne ensuite que certains puissent aller jusqu'à l'insulter: "Qui insulte le Maréchal, insulte à travers lui une masse d'hommes qui a assez souffert ! Nous qui avons signé pour le Comité Pétain, nous n'aurions jamais supposé que ce geste dresserait des frères contre nous."

Et Marcel Berthet conclut: "Nous devons faire comprendre à ceux qui ont peur, que l'heure n'est plus aux récriminations et aux atermoiements. Notre sort est entre les mains d'un Chef qui n'est pas immortel. Qu'arriverait-il si nous avions le malheur de le perdre avant que la Patrie soit sauvée ? Croyez-vous que les rapaces qui attendent ce moment pour fondre sur la France, se soucieront de nous et du pays ? Alors en nous monterait la haine, une haine contre nous-mêmes, pour n'avoir pas compris assez vite où était notre devoir."

- o -

REUNION DU COMITE PETAIN A BILIN.

Le dimanche 8 mars, le docteur Lantheaume, les sanitaires, les employés et un certain nombre de malades, se sont réunis sous les auspices du Comité PETAIN, pour entendre une causerie sur la Charte du Travail.

Le conférencier, notre camarade Georges, Homme de Confiance du district, après avoir passé en revue, sans en excepter aucune, toutes les forces qui, avant guerre, dominaient l'Etat, étudia les dispositions de la loi nouvelle pour terminer par un appel à l'union, union indispensable pour promouvoir, par la Révolution Nationale, la création de la Communauté française.

Avant la causerie, le capitaine Frey, dans un langage direct, rempli d'indignation et de colère, avait stigmatisé comme il convenait la lâche agression anglaise contre le peuple de Paris. Fort justement il avait dénoncé les collusions anti-nationales, gaullisme, communisme, attentisme, et indiqué à chacun le sens du devoir. La salle entière, debout face au portrait du Maréchal et à la francisque cravatée de crêpe, observa une minute de silence et entonna la Marseillaise. Une telle minute rachète beaucoup d'autres, et permet tous les espoirs.

- o -

SEANCES D'INFORMATION A WISTRITZ.

Les membres du "Comité Pétain" de Wistritz se réunissent chaque semaine en des séances d'information auxquelles sont conviés tous leurs camarades.

Au cours des dernières séances, Marmorat, Homme de Confiance du camp, a fait un remarquable exposé sur la Révolution Nationale, insistant sur le fait qu'elle ne pourra pas être tant que nous n'aurons pas accompli nous-mêmes notre révolution intérieure.

Le 26 février, Vée, au cours d'une conférence sur "l'Agriculture de l'Avenir" a envisagé les nouvelles et larges perspectives qui s'offrent à la communauté paysanne.

Le 5 mars, après avoir flétri l'attentat anglais sur Paris, Marmorat a fait un vibrant appel à l'Union autour du Maréchal.

Enfin le 12 mars, après que Vaquette et Marmorat eurent mis en garde leurs camarades contre les dangers de la persistance du Système D, Vée a exposé son point de vue personnel sur ce que doit être l'Unité française. Une discussion amicale s'engagea à la suite de cet exposé, au cours de laquelle furent évoqués par divers camarades, les problèmes de l'heure relatifs à la politique intérieure et extérieure de la France.

L'HOMME DE CONFIANCE

AVOIR CONFIANCE,
=====CONNAITRE SON DEVOIR.
=====

Il est infiniment regrettable que la Mission Scapini ne puisse, quand elle vient, s'adresser directement à tous les prisonniers du Stalag.

Toutes les questions qui lui sont posées et, à fortiori toutes les questions qu'elle y fait, devraient être connues de tous, lorsque bien entendu, elles présentent un intérêt d'ordre général.

Or la question et la réponse qui font l'objet de mon article paru dans le numéro de Février de "Reflets", présentaient cet intérêt.

Avais-je le droit de les taire, dans la crainte de vous émouvoir, ou avais-je le droit de vous en informer?

A mon sens, et j'ai la conviction de ne pas dépasser en cela le rôle qui m'est imparti, je me devais de me ranger à la deuxième alternative.

Je comprends l'émotion que vous avez les uns et les autres ressentie, pour l'avoir moi-même éprouvée. Sans quoi aurais-je commencé mes commentaires personnels par ces mots: "J'admets très bien que vous soyez émus par une telle hypothèse..."

Je disais bien: "par une telle hypothèse". Il ne m'est jamais venu à l'idée que cette hypothèse puisse se transformer en une certitude.

Votre émotion ne doit pas faire place à la crainte.

Cependant, cette émotion, bien légitime d'ailleurs, aura provoqué en vous des réflexions, et entre vous des discussions qui vous auront amenés inmanquablement à faire un retour sur vous mêmes et à situer exactement votre pensée et votre action par rapport à ce que sont la confiance et le devoir.

Ce qui importe aujourd'hui est d'avoir confiance et de connaître son devoir.

S'ils sont sincères avec eux-mêmes, beaucoup reconnaîtront que cette confiance en leur Chef, ils ne l'ont pas absolument. Or, il faut qu'elle soit sans restriction.

Evidemment, de cette confiance, qu'inconsidérément nous avons accordée à certains, on a abusé. Et aujourd'hui il est parfaitement normal que vous vous demandiez anxieusement si, encore une fois, on n'en abusera pas.

Mais notre Chef actuel, Le Maréchal PETAIN, n'est pas un homme comme ceux que vous avez suivis jusqu'ici, hélas, pour votre malheur. Toute sa vie le prouve.

Ecoutez-le vous parler: "J'ai été avec vous dans les jours glorieux, je suis et resterai avec vous dans les jours sombres." (28 Juin 1940)

Avez-vous déjà entendu un tel langage?

Si donc, après avoir encore une fois bien médité sur ce que notre Maréchal représente de Grand et de Noble, Vous lui

accordez votre confiance, que ce soit sans restriction. Il vous a, lui, donné la sienne, totalement, et il voit la vôtre de même, absolue. Et il compte que, dans cette confiance, vous discernerez votre devoir, votre devoir qui est d'obéir, de n'obéir qu'à lui.

Où commence le devoir, on peut le déterminer, mais personne ne peut savoir où conduit son accomplissement! Il est en effet toujours possible de se demander: ai-je fait tout ce que je pouvais?

L'idée d'une guerre possible, évoquée dans mon dernier article, aurait-elle freiné votre élan vers le Maréchal? Alors je vous dis: Votre confiance n'est pas absolue, votre conception du devoir est erronée, car ce devoir vous le limitez à ce que vous voulez bien donner.

Quel bel exemple pourtant que celui que nous a donné le Maréchal, exemple unique dans l'histoire, lorsqu'en Juin 1940 il a mis en avant sa personne et sa gloire pour arrêter l'hécatombe inutile que d'autres voulaient continuer. Alors, il a fait confiance à la France, il a eu la prompte vision de son devoir envers les Français, et il l'a accompli sans hésiter.

En nous donnant cette leçon, le Maréchal a sauvé le Pays une première fois. Il l'a sauvé une deuxième fois, lorsque par sa présence il a empêché une révolution anarchique de se produire, et c'est avec le ferme sentiment que ce qu'il a toujours fait pour la France, il continuera à le faire, que nous devons le suivre, sans restriction.

Il fera tout, soyez-en sûrs, pour que les mères et les femmes françaises ne connaissent plus ces heures d'angoisse, longues comme des siècles, pendant lesquelles elles se demandent si elles reverront un jour leurs maris et leurs fils.

La politique du Maréchal est une politique de paix. Mais s'il devait en être autrement, c'est que les intérêts supérieurs de la Patrie l'auraient exigé. C'est bien ce qu'il nous a fait entendre sobrement, mais fermement dans son message du 30 Octobre 1940: "Du moins la France reste-t-elle souveraine. Cette souveraineté lui impose de défendre son sol, d'éteindre les divergences de l'opinion, de réduire les dissidences de ses colonies!"

Le Maréchal connaît trop bien la peine des Français et aussi le prix de leur sang généreux, - il l'a prouvé - pour les engager dans des aventures, alors que le salut du Pays, son existence même, ne seraient pas en jeu.

Emile VAQUETTE.

LA FRANCE N' OUBLIE PAS

Notre camarade Marcel DOUIN, du Kommando de Schützenhaus, vient de recevoir la Croix de Guerre 1939/40, la Médaille Militaire et la Croix de Chevalier de la Légion d'Honneur.

Il était titulaire de sept citations.

Nous nous associons de tout cœur à la légitime fierté qui doit être la sienne, et sommes persuadées que tous nos camarades du Stalag seront avec nous en cette occasion.

COMMUNICATIONS DIVERSES

Mes Chers Camarades,

J'ai, en trois mois, aidé de mon secrétaire, écrit plus de 2000 lettres, tant pour correspondre avec vous, qu'avec les services de la Mission Scapini, ce qui représente un gros travail matériel. Or, de nombreuses demandes, si elles étaient formulées aux Hommes de Confiance de Kommando ou de Compagnie, pourraient recevoir une solution immédiate.

Il est donc inutile, dans la plupart des cas de vous adresser directement à moi. Vous avez des Hommes de confiance de Kommando, exposez-leur votre cas. Dans "Reflets" (rubrique: L'Homme de Confiance vous parle), ils trouveront des renseignements qui leur permettront de vous répondre sur bien des points.

Dans les autres cas, ils devront soumettre votre demande de renseignement à l'Homme de Confiance de Compagnie.

Ce dernier vit auprès de l'Officier de Contrôle de votre compagnie, avec lequel il entretient des rapports empreints de la plus grande compréhension. Il peut ainsi, souvent beaucoup plus que moi-même, car il peut défendre verbalement vos intérêts et son propre point de vue.

En définitive:

Ne m'écrivez JAMAIS directement, sauf si je vous le demande moi-même, faute de quoi je me verrai dans l'obligation de ne plus tenir compte de vos lettres.

Vous devez TOUJOURS exposer vos désirs et doléances à votre Homme de Confiance de Kdo, lequel, s'il ne peut pas vous répondre lui-même, transmettra votre demande à l'Homme de Confiance de Compagnie.

Les Hommes de Confiance de Kdo trouveront dans "Reflets" les renseignements généraux que je suis en mesure de vous fournir. Il convient qu'ils en fassent part à tous leurs camarades, et qu'ils les conservent.

Enfin, sur les demandes qu'ils transmettront aux hommes de confiance de Cie, les H. de C. de Kdo, n'oublieront pas de mentionner le nom du Kommando et son numéro postal.

L'Homme de Confiance du Stalag.

DISTRIBUTION DES VIVRES DE LA CROIX-ROUGE.

Voici quelques renseignements sur la répartition des vivres de la Croix-Rouge, que nous jugeons utile de vous fournir:

Jusqu'en janvier, les wagons de la Croix-Rouge étaient partagés en gare de Teplitz, d'où les manipulations suivantes:

1. Déchargement du wagon - 2 & 3. Chargement et déchargement du camion faisant le transport des marchandises, du quai d'arrivée au quai de la halle de départ - 4. Partage - 5. Pesée - 6. Rechargement dans les wagons à destination des diverses compagnies.

Or en raison de la pénurie des matières premières, les emballages sont de plus en plus légers, et ne supportent pas impunément de nombreuses manipulations. D'autre part le temps d'exécution de ce travail étant limité, une main-d'oeuvre abondante était nécessaire, ce qui rendait la surveillance difficile.

En outre, un camion, son chauffeur et deux sentinelles

se trouvaient immobilisés au détriment du service postal.

Pour pallier à ces inconvénients qui se traduisaient par des pertes de vivres résultant de l'avarie des emballages, par un surcroît de travail pour certains de nos camarades, et par une perturbation dans le service de la poste intéressant la vie même du stalag, il a été convenu, d'accord avec les autorités allemandes, que d'autres dispositions seraient prises, dispositions en vigueur depuis le début de cette année.

Dorénavant, tout wagon annoncé en gare de Teplitz, est dirigé, complet et plombé, soit vers une compagnie à gros effectif telle que celle de Brûx, groupant 3500 hommes, soit vers 2 compagnies d'un effectif total équivalent.

Aucune perte n'est donc possible sur le contenu des 6 premiers wagons. Le septième est déchargé comme autrefois en gare de Teplitz, ce qui permet de le répartir entre les diverses compagnies afin de compenser les insuffisances qui ont pu se produire du fait que les wagons n'ont pas toujours la même contenance.

De cette façon, la répartition est en fin de compte, absolument équitable entre tous, tant en tabac qu'en vivres divers, et ce, pour une période correspondant à la réception de 7 wagons.

Le seul inconvénient, c'est que les distributions sont plus espacées. Mais elles sont aussi plus copieuses, et les Hommes de Confiance de Cie et de Kdo peuvent les répartir au mieux des intérêts de chacun, en une ou plusieurs fois.

Voici le détail des répartitions depuis la mise en vigueur des nouvelles dispositions:

- Le 13.1.42, un wagon dirigé sur la Cie de Brûx, - le 26.1.42, un wagon sur les Cies de Tetschen et Reichenberg, - le 3.2.42, un wagon sur Böhmisch-Leipa et Schönlinde, - le 11.2.42, un wagon sur Teplitz, Graupen, le Camp de Wistritz et l'hôpital de Bilin, - le 19.2.42, un wagon sur Oberleutensdorf et Komotau, - le 3.3.42, un wagon sur Bilin et Aussig, - le 12.3.42, un wagon de compensation réparti entre toutes les compagnies.

D'autre part le 2 février et le 2 mars, sont arrivés 2 wagons contenant respectivement des boîtes de thon et de sardines. Ils ont été répartis entre les diverses compagnies en raison de la nature uniforme du chargement.

Comme vous le voyez, un cycle complet est révolu en 2 mois environ, à la cadence actuelle des envois de la Croix-Rouge.

Si ces envois se font plus rares, ne récriminiez pas, pensez seulement que ces vivres constituent un lourd sacrifice pour la France, et que nous avons là-bas des êtres chers auxquels une nourriture suffisante est d'une nécessité vitale.

Une dernière remarque: certaines circonstances de caractère local, (transport, service des sentinelles...) peuvent entraîner un retard dans la distribution des vivres par la Cie, à certains Kommando, mais que chacun reste persuadé que tous les prisonniers du Stalag reçoivent une part de vivres sensiblement égale.

AVIS CONCERNANT LES ASPIRANTS DU STALAG.

Les aspirants français qui, pour une raison quelconque ont été affectés à un camp autre que le Stalag I A, et qui désire- raient rejoindre ce camp, sont priés de se faire connaître à l'Homme de Confiance du Stalag IV C. Ils indiqueront leurs noms, prénoms, numéro matricule de prisonnier, date et lieu de naissance ainsi que leur unité.

- § -

Il me faut votre sagesse et votre patience
(M^{al} Pétain 17.6.41)

S E R V I C E D E L A P O S T E .

RETARD DU COURRIER.

Si actuellement des lettres et des colis subissent des retards, cela provient uniquement de l'irrégularité qui se produit parfois dans l'arrivée du courrier de France.

En effet, il n'y a en ce moment aucune lettre en souffrance à la poste du Stalag, et les colis à réexpédier vers les Kommando sont en très petite quantité.

EN SOUFFRANCE:

Un colis en provenance des Vallées d'Andorre, dont l'étiquette est déchirée. Ceux de nos camarades qui seraient susceptibles d'être les destinataires de ce colis, devront nous en aviser en indiquant : 1. Leurs nom, prénoms et matricule, -2. Le nom de l'expéditeur, -3. La gare et la date d'expédition.

A C T I V I T E I N T E L L E C T U E L L E

Le Bureau universitaire des Services Diplomatiques des prisonniers de guerre se tient, par l'intermédiaire de l'Homme de Confiance du Stalag, à la disposition de tous les prisonniers qui désirent consacrer une partie de leurs loisirs à l'étude, et aux activités intellectuelles.

Le Bureau universitaire se charge, en particulier, de transmettre aux organismes compétents toute demande d'ouvrages et de documentation, et de fournir dans la mesure du possible, des renseignements d'ordre universitaires.

Les prisonniers du Stalag IV C, intéressés, soumettront leurs désirs à l'Homme de Confiance du Stalag, par l'Homme de Confiance de Compagnie.

En prévision du grand nombre de demandes qui ne vont pas manquer de lui parvenir, l'Homme de Confiance du Stalag, invite d'ores et déjà ses camarades à faire preuve de patience.

D I S C I P L I N E D A N S L E S C A M P S E T S U R L E S L I E U X D E T R A V A I L

Il est possible et même certain que diverses circonstances telles que, notamment, la prolongation de la captivité et la présence de civils français libres à vos côtés, exercent sur vous une action démoralisante pouvant vous amener à accomplir des actes inconsidérés portant atteinte à l'ordre et à la discipline (rapports avec les femmes allemandes, braconnage, etc...). Nous vous demandons de réfléchir aux conséquences possibles de ces actes que vous risquez de regretter longtemps. Il y va de votre tranquillité et de celle de vos camarades.

Nous vous rappelons à ce sujet les paroles que M. Jarry a prononcées lors de sa récente visite au Stalag:

"N'oubliez pas d'abord et surtout, que votre libération vous pouvez, bien que vous soyez derrière les barbelés, avoir une influence sur elle, que l'idée que vous donnerez de vous-mêmes est l'idée que les Allemands garderont des Français, que l'impression que vous donnerez de gens propres, intelligents, actifs, travailleurs, c'est celle que l'Allemagne conservera de la France. Vous êtes, que vous le vouliez ou non, les ambassadeurs de la France, et je dois dire à ce point de vue, que nous pouvons être fiers de la réclame que vous avez faite à notre Patrie."

- § -

*L'esprit de jouissance détruit ce que
l'esprit de sacrifice a édifié
(P. Pétain 25.6.40)*

ATTENTION ! IL EN COUTE CHER !

L'Homme de Confiance du Stalag porte à votre connaissance un article extrait d'un journal de la région de DUX, près TEPLITZ-SCHÖNAU:

" NOUVEAUX CAS DE BRACONNAGE.- La police de Dux a eu à nouveau affaire à des braconniers qui attrapaient des lapins et des lièvres au moyen de collets.

Aussi invraisemblable que cela puisse paraître, il s'agissait en l'occurrence de prisonniers de guerre français travaillant à la Reichbahn, lesquels préparaient et prenaient leurs repas dans une baraque à proximité du puits Apollo. Au cours d'une perquisition, il ne fut trouvé pas moins de trente collets.

Ces prisonniers ont été mis en état d'arrestation et attendent leur jugement."

Le braconnage est sévèrement puni en Allemagne, aussi l'Homme de Confiance vous engage-t-il vivement à ne pas vous y livrer. Il y va de votre intérêt.

D E R N I E R A V E R T I S S E M E N T .

Les Autorités Allemandes nous chargent d'informer les prisonniers qui persistent à écrire entre les lignes sur leurs lettres et leurs cartes, que celles-ci sont maintenant impitoyablement mises au rebut.

De nombreux avertissements vous ont été donnés à ce sujet. Celui-ci est le dernier.

N'UTILISEZ QUE LES LIGNES IMPRIMÉES.

N'ÉCRIVEZ PAS DANS LES MARGES.

N'ÉCRIVEZ RIEN SUR LES ÉTIQUETTES DE COLIS.

ÉCRIVEZ TRÈS LISIBLEMENT.

Ainsi votre correspondance parviendra à vos familles. D'autre part, avisez celles-ci de se conformer à ces prescriptions, et vous serez assurés de recevoir leurs lettres.

Cultivez en vous le sens et l'amour de l'effort
Mal Retain 29.12.40

LES RESULTATS DES JEUX D'ESPRIT DE NOTRE NUMERO 11 - FEVRIER 1942

LES MOTS CROISES

HORIZONTALLEMENT: 1.-Draguignan - 2.-Rouen, Brive - 3.-Embrevée, Oaks - 4.-Piétera, Croc - 5.-Las, Elégiaque - 6.-Ai, Tuba - 7.-Rapace, Eau - 8.-Térébinthe, NX - 9.-Brute, Et - 10.-Croisée, Melun - 11.-Roi, Dito - 12.-Renvoi, Nérac - 13.-Marseille, Dié.

VERTICALEMENT: 1.-Ré, La, Tact - 2.-Lompaire, Ra - 3.-Rubis, Arborer - 4.-Aère, Opériens - 5.-Gnete, Abusive - 6.-Vélocité, Oi - 7.-Ibère, Enée, Il - 8.-Gréage - 9.-Ni, Chemine - 10.-Avocat, Etête - 11.-Néarque, Lord - 12.-Kouban, Ai - 13.-Sceaux, Nice.

LES ECHECS

1).-F 6 R, échec ; P. pr. F 2).-F 5 R ; R pr. F
2).-R 5 P D ; R 5 F R 3).-C 6 C R, échec ; mat

LES DAMES

1).-49 à 44 ; 40 à 27, pr. 3 P... 2).-28 à 22 ; 17 à 28, pr. 1 P...
3).-33 à 13, pr. 2 P. ; 24 à 44, pr. 2 P...
4).-13 à 4, pr. 3 P. et f. D. ; 35 à 24, pr. 1 P...
5).-D. 4 à 50, pr. 6 P. et gagnent.

10



DONNER POUR LE
SECOURS NATIONAL
C'EST SERVIR

Le mois dernier nous vous avons montré combien une faible somme donnée par chacun, pourrait produire chaque mois le total important de 12.500 marks, soit 250.000 francs.

Et cela seulement pour notre stalag. Si nous poussons le calcul plus loin et l'étendons à l'ensemble des prisonniers, c'est 15 MILLIONS de francs, que nous pourrions chaque mois offrir au Maréchal.

Quand on pense à toutes les misères que le Secours National doit secourir, quand on considère toutes ses réalisations, tant sur le plan social que sur le plan rural, cette somme, qui semble considérable, est encore bien minime en regard des besoins de trésorerie que nécessitent ces réalisations.

Nous voulons " S e r v i r ". Le Secours National nous en donne la possibilité.

Ayons sans cesse à la mémoire ces paroles du Maréchal: "Pour nourrir ceux qui ont plus faim que vous, pour vêtir ceux qui ont plus froid, vous donnerez riches et pauvres... Vous tous Français, vous apporterez une part de bonheur à ceux qui n'ont plus rien."

Répondons à son appel et ne nous laissons pas de donner même s'il nous en coûte quelque privation.

- o -

UN EXEMPLE A SUIVRE.

C'est celui de nos camarades du Kommando 444, de Wölmendorf. Lisez plutôt la lettre que nous adresse l'un d'eux:

"Le 17 janvier, encouragé par notre Homme de Confiance, Robert Laurent, j'ai organisé une vente aux enchères au bénéfice du Secours National. De nombreux camarades offrirent, qui une boîte de conserve du dernier colis, qui un paquet de tabac, qui un objet fabriqué ou acheté. Grâce à la bienveillante autorisation de notre Chef de Kommando, nous pûmes acheter également divers articles utiles. Le tout s'enleva avec un entrain merveilleux et le résultat - bénéfice net, 154 M 30 pour 48 prisonniers - prouve avec quel enthousiasme nous avons été suivis.

La plus belle enchère fut atteinte par une bague, splendide quant au travail, sinon quant au métal, spécialement et patiemment fabriquée par notre camarade Louis Lombard. Elle fut adjugée 27 M 50.

Je tiens à remercier notre Homme de Confiance, Robert Laurent, nos camarades Babin et Marin qui m'ont aidé et enfin tous ceux qui, soit par leurs dons, soit par leurs enchères, nous ont permis d'atteindre un résultat qui a dépassé nos prévisions les plus optimistes."

Raymond SERRU.

-RESULTATS DE LA COLLECTE POUR LE SECOURS NATIONAL DU MARÉCHAL.-

Report au 18 février:	9787,63		Report:	11051,95
Kreuzweg	21,--		Schelkowitz	13,--
Ullgersdorf	31,--		Horschenz	9,--
Slabische	5,--		Hochpetsch	16,--
Tetschen Bahnmasterei	37,50	2	Pattogrö	25,--
Hortau	35,--		Preschen	21,--
Sporitz 11	30,--	2	Bilin Ugeste	7,--
Trausschkowitz	10,--	2	Wteln	14,50
Schergau	9,--	2	Rudelsdorf	18,40
Görkau	27,50	4	Bilin Handwerk	8,--
Petsch	20,--	2	153 Hermsdorf	20,--
Tribschitz 1	261,60	2	Donis par Grottau	3,--
Tschern	8,50	3	Niedergrund	21,--
Umbach	11,--	2	Solenitz 357	5,--
Sperbersdorf	8,--	2	Roche	6,--
Steinermühle	14,10	2	Gross Walten	8,--
Silberbleiche	65,80	3	237 Molschen	15,--
Brük-Hydrierwerke	211,--	2	Hermsdorf	10,--
Dubitz	32,--		204.A.	7,--
Radzein	24,--		Hennersdorf	6,60
R.145	28,--		S.106 Altstadt	5,--
R.107 Bussendorf	21,--	4	Prödlitz	27,--
R.120	10,--		337 Topkowitz	10,--
R.119 Friedland	5,--		Koppertsch Post Hawran	6,--
Weigsdorf	13,--		87 Eichwald Freundsch.	22,--
Radowesitz	30,--		Steinermühle	46,--
Kutschlin	6,--		Pokau Krankenrevier	50,30
Khan	15,--		Öttl-Werke, Schrecken	11,40
Tuxdina	6,30		Mühlig-Union, Aussig	10,--
Rasitz-Hrobschitz	13,--		S.110.119 Zeidler	5,--
Wollepschitz	6,--		Wistriz (théâtre)	153,00
Shiedowitz	4,--		384 Stefanshöhe	24,--
Noinitz 1	4,--		Naschowitz	29,10
Bilin Lazarett	215,32		Radaun	0,--
Skirshina	25,70		Langugest	14,50
à reporter	<u>11051,95</u>		Total au 18 mars	<u>11706,81</u>

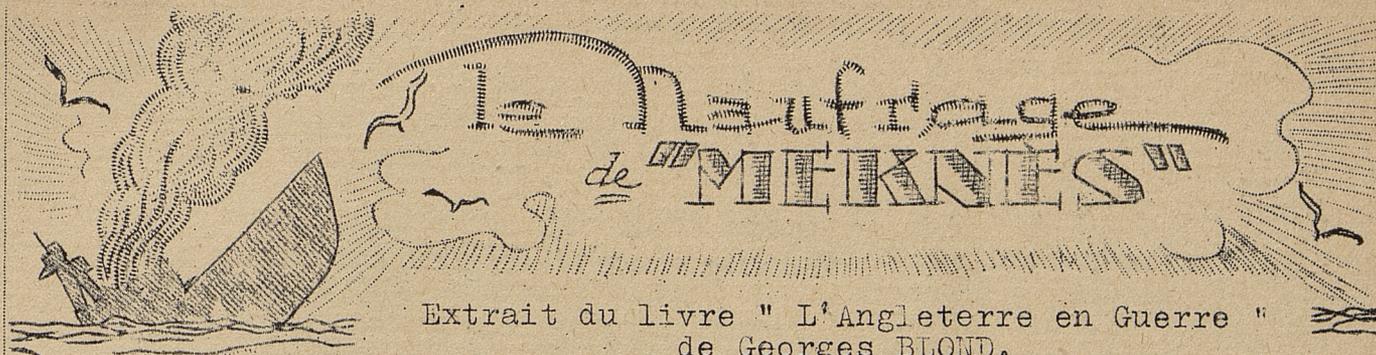
NOTA.-les chiffres portés dans la 2ème colonne indiquent le nombre de versements. - Les versements des Kommandos dont le nom est souligné sont particulièrement destinés aux victimes du bombardement de Paris par les Anglais.

REMERCIEMENTS: Notre camarade Alavoine, de Schergau, beau-frère de Maurice Le Keuche, décédé à Niedergeorghenthal, remercie tous nos camarades qui ont participé à la collecte faite au bénéfice de sa famille, ainsi que P.Boulouk-Bachi, pour sa généreuse initiative.

POUR NOS CAMARADES-NECESSITEUX: Tout camarade nécessaire peut remettre avant le 10 de chaque mois, une étiquette-colis à son Homme de confiance, qui la transmettra à l'Homme de Confiance de Compagnie.

Aucune adresse de destinataire ne doit être portée. Indiquer au verso de l'étiquette, dans le haut à gauche, l'adresse civile du nécessaire.

Il est de nouveau rappelé aux Hommes de Confiance de Kommando qu'ils ne doivent sous aucun prétexte, accepter des étiquettes adressées à des Oeuvres de Croix-Rouge, ou à des Comités d'assistance.



Extrait du livre " L'Angleterre en Guerre " de Georges BLOND.

-0-

...Le 24 Juillet 1940, peu après 5 heures de l'après-midi, le paquebot Meknés, de la Cie Générale Transatlantique, appareillait du port de Southampton, pour rapatrier environ 1200 internés français en Angleterre.

Or le "Meknés" appareillait dans des conditions assez particulières, dont les plus particulières n'étaient malheureusement pas connues de son commandant ni de ses passagers.

Un rapatriement par voie maritime n'est pas une opération aussi simple qu'un rapatriement par chemin de fer, surtout lorsqu'il s'agit de faire franchir aux navires une zone de guerre intense, truffée de mines, sillonnée de sous-marins et de vedettes lance-torpilles, survolée par des bombardiers. Il est nécessaire, si l'on veut assurer quelque sécurité aux transports, qu'entre les belligérants soit conclu un accord mentionnant les noms et marques distinctives des navires, les ports et heures de leur appareillage, les routes que l'on compte leur faire suivre.

Aucun accord de ce genre ne fut conclu avant le premier rapatriement. Le gouvernement britannique se contenta d'adresser au gouvernement français un message dans lequel il était seulement indiqué que " le gouvernement de Sa Majesté avait l'intention de commencer le rapatriement des marins français en utilisant des navires de commerce actuellement en sa possession ". Ce message fut reproduit par la suite dans la presse anglaise comme une preuve de la sollicitude et de la loyauté des autorités britanniques, ce qui témoignait d'une certaine désinvolture et d'une certaine audace si l'on songe que ni le nom des navires, ni le port ni la date de leur appareillage n'étaient indiqués. En fait, ces navires étaient délibérément exposés, sans moyens de défense, à tous les risques de la guerre navale.

Une autre circonstance, connue seulement des autorités britanniques, engageait gravement leur responsabilité et faisait de l'appareillage du "Meknés" une tentative parfaitement hasardeuse. Le Reich avait décidé que les navires français se trouvant dans les ports anglais auraient, pour quitter ces ports et rallier les ports français, un délai d'un mois, compté à partir du jour de l'armistice. Cette décision avait été notifiée officiellement au gouvernement britannique.

L'avant-veille de l'expiration du délai accordé, soit le 20 Juillet, le Reich avait confirmé formellement son message en raison de l'usage fait par les gaullistes du pavillon français: "tout navire portant les couleurs françaises et rencontré à proximité des côtes anglaises après le 22 Juillet à minuit, serait torpillé sans avertissement". C'était clair. Ignorant délibérément cet avertissement et bien entendu sans en faire part au commandant français, les autorités britanniques donnèrent l'ordre au commandant du "Meknés" d'appareiller au port de Southampton le 23 Juil-

let à 17 heures, soit dix-sept heures après l'expiration du délai accordé par le Reich.

Le ciel était couvert, il bruinaut.

Le "Meknes" se décolla du quai, déhalé par les remorqueurs. Il portait, peints sur sa coque grise, deux pavillons tricolores, un de chaque bord.

A bord tout le monde était heureux. Tous ces marins, dont beaucoup avaient laissé leurs familles sur les côtes françaises bombardées, qui depuis un mois étaient restés sans nouvelles de France, qui avaient été chassés de leurs navires et soumis à un régime sévère destiné à assurer le succès de la propagande gaulliste, voyaient sans regret s'éloigner les falaises blanches de la côte sud de l'Angleterre. Nous restâmes sur le pont, regardant défiler les rives verdoyantes de l'île de Wight. La pluie cessait, le ciel se découvrait, les avions crépusculaires n'apparaissaient pas encore: nous n'étions survolés que par les goélands qui suivaient le navire dans le vent, presque sans un coup d'aile. Le "Meknes" naviguait tous feux allumés. Les pavillons tricolores peints sur la coque étaient éclairés par de grosses lampes. J'allais me coucher peu après dix heures.

Je fus réveillé quelques minutes avant onze heures par un bruit sur la nature duquel il n'y avait pas à se tromper: tac, tac, tac, tac, des coups bien espacés et un coup plus fort: boum. Le navire était attaqué à la mitrailleuse et avec un petit canon, à babord. Ma cabine était de ce côté, j'entendais les balles s'écraser contre la coque. Je m'assis sur mon lit, j'allumai et je regardai Michel Aumonier qui partageait ma cabine.

- Mauvais, dites- nous ensemble.

Nous nous levâmes, nous passâmes veston et pantalon par-dessus notre pyjama. L'assaillant continuait à mitrailler, nous entendîmes un hublot voisin voler en miettes. Nous enfilâmes nos ceintures de sauvetage et nous sortîmes dans la coursive. Un certain nombre d'officiers s'y trouvaient déjà, se dirigeant vers l'escalier qui menait au pont promenade. Le "Meknes" venait de stopper. Nous pensions tous: " Nous sommes arraisonnés, soit par un navire anglais, soit par un allemand. Notre affaire va s'éclaircir, il n'est que de s'expliquer." Une interruption de la mitraille nous entretint quelques instants dans cette idée. Mais l'arrosage reprit. On pouvait voir le départ et la trajectoire des balles traçantes, bien distinctes, et qui semblaient arriver lentement vers nous. Nous commençons à trouver que le malentendu était un peu long à se dissiper. Notre attente dura une ou deux minutes, pendant les quelles la mitrailleuse tirait toujours.

- Cet imbécile n'a plus qu'à nous torpiller, dit quelqu'un, ce sera complet.

Il avait à peine achevé qu'une secousse ébranla le "Meknes": la torpille venait de nous atteindre. D'un même mouvement nous retournâmes vers l'escalier. Entre l'instant où la torpille atteignit le "Meknes" et celui où le navire disparut de la surface de la mer, il ne devait s'écouler que quatre minutes. Quatre minutes pour évacuer un navire où sont embarqués 1300 passagers, c'est court. Quand je tente de les reconstituer, ces quatre minutes, elles me paraissent pourtant assez longues.

Je montai dans l'escalier, moi aussi, avec l'intention d'aller jusqu'au pont supérieur où se trouvaient les embarcations. D'autres furent plus rapides que moi car, lorsque j'arrivai au pont-promenade, l'échelle conduisant au pont supérieur était encombrée de marins qui redescendaient. "-Inutile de monter, me dirent-ils, on affale les embarcations." A cet instant, en effet, je vis arriver à ma hauteur un canot qui descendait, en même temps que j'entendis une voix, venant de haut, et que je crus reconnaître pour celle d'un officier du bord, qui criait:

"-Mais il faut quelqu'un là dedans, tout de suite, pour faire armer les avirons et faire asseoir les gens." Je sautai dans le canot.-Deux hommes y sautèrent en même temps que moi. A peine étions nous dans cette embarcation encore suspendue que le garant du bos soir avant fut largué et que l'embarcation, lâchée, piqua verticalement dans la mer. Je tombai avec elle, accomplissant le plus bel exploit de ma médiocre carrière de plongeur.

Quand j'émergeai, je vis que je me trouvais tout contre la muraille du navire, exactement sous la seconde embarcation qui commençait à descendre. Situation peu encourageante. Je nageai aussi vigoureusement que possible pour m'écarter; je vis un canot qui flottait, j'allai vers lui, je m'y accrochai. Un marin qui s'y trouvait déjà m'aida à monter.

Juste à ce moment, la lune apparut à l'horizon. Au même instant la lumière s'éteignit à bord du "Meknès". Le navire se dressait, l'avant vers le ciel. On entendit un bruit extraordinaire: imaginez que vous prenez un immeuble gigantesque, un gratte-ciel, et que vous commenciez à l'incliner; tout ce qui n'est pas fixé au plancher est précipité contre les murs. Sur le pont, une pile de radeaux écrasait un groupe de marins qui s'apprêtaient à se sauver avec. A la surface de la mer, d'autres radeaux flottaient surchargés d'hommes. Essouffés, ruisselants, nous aidions d'autres naufragés à se hisser dans notre canot. La lune émergeait, éclairant cette nuit sinistre pleine de cris.

L'avant du "Meknès" pointa plus haut encore vers le ciel, puis s'arrêta. Un silence tragique s'établit lorsque l'arrière commença à s'enfoncer. Le ciel était clair; nous vîmes le "Meknès" arrêter son mouvement une seconde, s'abaisser un peu, glisser dans la mer. Il s'enfonça d'un seul coup, sans un remous, comme une épée. Nous étions encore stupéfaits qu'il ne nous eut pas entraînés dans sa perte. Et dans notre cœur serré par la désolation du spectacle qui s'offrait à nous, il y eut une seconde de reconnaissance, oui, nous pensâmes tous: "Bon navire"...Quatre minutes s'étaient écoulées depuis le choc de la torpille et il n'y avait plus à la surface de la mer qu'une multitude en détresse agrippée à des radeaux, à des épaves, à des embarcations.

La nôtre était prévue pour trente-cinq personnes. Nous y étions soixante et onze. Nous étions à l'extrême limite de la flottabilité, le plat bord au ras de l'eau. A chaque lame, l'eau embarquait. Sans cesse d'autres naufragés venaient s'accrocher à notre canot. Nous étions si serrés qu'il était impossible de faire un geste. Et pourtant il nous apparaissait avec évidence que si nous ne vidions pas l'eau qui montait, nous n'aurions que quelques instants à flotter.

Dans cet entassement, quelqu'un réussit cependant à trouver le seau que contient obligatoirement toute embarcation de sauvetage. Comment nous réussîmes à nous tasser encore plus pour permettre d'organiser, au milieu du canot, l'écopage de l'eau embarquée, cela m'apparaît encore comme un miracle. Mais le dilemme était simple: "écoper" ou couler dans les cinq minutes.

Nous réussîmes un autre tour de force, qui fut d'armer une paire d'avirons. Trouver les "dames", les mettre en place, dégager les avirons, les armer, tout cela dans la nuit, alors que nous pouvions à peine bouger un membre, alors que nous débordions de toutes parts hors du canot et que nous ne pouvions, sous peine de couler, interrompre une seconde l'écopage de l'eau, cela nous prit bien une demi-heure.

La lune montait toujours, nous voyions d'autres embarcations comme la nôtre surchargées, dont la situation nous paraissait désespérée. Heureusement nous ne voyions pas la nôtre.

-La terre est là, tout près! cria un homme. -Oui, oui, c'est la terre! Allons-y! répondirent d'autres voix.

Ils s'imaginaient voir une côte, à cinq cents mètres! C'était un nuage posé sur l'horizon. Il fallut leur faire entendre que nous étions à environ 25 milles de la côte, et qu'avec notre unique paire d'avirons notre seule ressource était de nous maintenir à peu près à la lame, pour ne pas chavirer, et pour embarquer le plus possible.

- Au jour, ajoutai-je, nous serons certainement découverts par des avions anglais. On viendra alors nous chercher.

Et les heures passèrent, en vérité de tristes heures. J'étais presque hors de l'embarcation, une jambe pliée sous moi, l'autre coincée à l'intérieur; je sentais ainsi le niveau de l'eau monter dans le canot. Chaque lame qui passait le plat bord nous trempait jusqu'à la poitrine. Nous réussîmes à attacher autour de l'embarcation avec des bretelles, avec des ceintures, tous ceux qui vinrent s'y accrocher. Je revois encore un pauvre vieux second maître à cheveux blancs, épuisé, que j'avais peine à enlacer et qui regardait le canot avec des yeux effrayés. "-Ne bougez pas trop, lieutenant, vous allez tous chavirer et nous serons fichus!" me dit-il. "Heureusement la mer n'était pas mauvaise. Nous apercevions les autres embarcations qui s'efforçaient aussi d'épauler la lame. Ce n'était pas commode, nous étions comme de lourds charlands inertes, comme des épaves..."

L'un des rameurs poussa un cri, et soudain nous restâmes tous terriblement silencieux. Le courant faisait dériver devant nous tous les objets plus légers que notre canot, ils nous dépassèrent; nous ramions au milieu des morts. Ils étaient debout dans la mer, soutenus aux épaules par leur ceinture, la tête penchée en avant, les cheveux flottant devant le front. Morts de congestion pour la plupart. Nous les regardions, nous si précairement vivants, nous disant que peut-être dans une heure, nous dériverions ainsi à notre tour, debout dans la mer, la tête penchée en avant; et ceux qui se maintenaient accrochés à notre barque se sentaient frôlés par ces morts à qui ils étaient déjà presque semblables; ils frémissaient. Nous leur tenions les mains pour les rassurer.

Pauvres morts du "Meknès"... Je revois leurs nuques blanches éclairées par la lune, alors qu'ils étaient rejetés pour toujours vers cette côte qu'ils avaient quittée avec tant de joie. Mourir coulé au combat est une rude mort. Mais c'est la mort du marin. Les noyés du "Meknès", eux, ont été victimes d'une légèreté incroyable de la part d'une nation qui tient à orgueil de ne jamais rien laisser au hasard. La Manche était alors sillonnée par les vedettes lance-torpilles allemandes, survolée par les bombardiers allemands. Avec une désinvolture inhumaine, les passagers du "Meknès" ont été poussés, les yeux bandés, dans une arène où se déroulait une lutte à mort. Que pouvait-il arriver, sinon ce qui arriva?...

A mesure que le temps passait, les embarcations s'éloignaient les unes des autres, nous nous trouvions seuls sur la mer. Le froid commençait à saisir les moins résistants. Ils ne pouvaient s'empêcher de grelotter à haute voix, nous entendions claquer leurs dents. Quand le ciel blanchit vers l'Est, à l'approche de l'aube, plusieurs moururent. Une légère brise se leva, pour nous glaciale. La mer commence à se creuser légèrement, je sentis à l'intérieur de l'embarcation, le long de ma jambe, l'eau qui montait. Une fois encore nous pensâmes tous que c'était fini de nous.

Pourtant le jour vint, et nous flottions encore. Le jour sur la mer déserte. Un peu avant sept heures, un marin qui se tenait debout à l'arrière de notre canot cria:

- Les gars, je vois un bateau! ... Une fumée!

Ce qui suivit ressemble à tout ce qu'on lit dans les romans qui traitent des sujets de naufrage...

F I N

le et écrasante responsabilité dans les événements actuels. Le vautour a plongé ses griffes dans de nouveaux crânes. La France a failli en mourir.

Quand l'empêchera-t-on définitivement de nuire ? A quand le poteau d'exécution ? A quand les mesures énergiques qui élimineront à jamais ses corréligionnaires des affaires de notre pays ?

Pierre FELL.

- o -

RADIO-LONDRES.

Au moment précis où les bombardiers britanniques paraissaient dans le ciel parisien, les juifs de la radio de Gaulle expliquaient: -" Ouvriers français, n'allez pas travailler en Allemagne...Vous seriez victimes de notre terrible aviation..Restez en France..."

Quelques instants plus tard commençait la boucherie des ouvriers, des femmes et des enfants "restés en France..."

LES ANGLAIS ONT BOMBARDÉ PARIS

J'ignore quels furent vos sentiments à l'annonce de cette nouvelle: angoisse à la pensée que des êtres chers avaient pu être victimes de ce nouvel attentat anglais contre la France - révolte devant ce crime perpétré contre la ville du monde qui fut toujours considérée comme la capitale de la civilisation - tristesse de voir notre pays impuissant en face des attaques répétées de ceux qui se sont dits nos alliés et nos amis.

J'ai ressenti tout cela, mais cette nouvelle lâcheté anglaise n'a pas eu pour moi la même signification que l'attentat de Mers-el-Kébir, de l'attaque de Dakar, du blocus de Djibouti, du rapt de nos colonies, sans oublier la guerre de Syrie.

Non, le bombardement de Paris ne peut être qu'une manœuvre de chantage pour soulever le peuple de France contre les armées occupantes. Les Anglais savaient très bien qu'une partie de la population réagirait en leur faveur: Si les Allemands n'étaient pas à Paris, diront ces égarés, ce bombardement n'aurait pas eu lieu.

Acte vil sans doute.

Mais ne sentez-vous pas le mépris monter en vous lorsque vous vous remémorez les attentats antérieurs dont nos faux et hypocrites amis se sont rendus coupables contre la France désarmée.

Certes, si l'Angleterre avait accepté la lutte contre l'Allemagne, si elle s'était battue, nous n'aurions pas trop à redire sur Mers-el-Kébir, Dakar, la Syrie... Nous aurions pu qualifier cela, actes de guerre. Tandis que nous nous trouvons en présence d'une Nation qui refuse le combat pour elle-même, mais qui a lancé dans la bataille une partie de l'Europe, pour l'unique défense de ses intérêts. Et qui ne fait vraiment la guerre que contre la France, si on peut appeler faire la guerre le fait de s'attaquer à un pays qui vient d'être vaincu et se trouve sans défense.

"Le bombardement de Paris nous remplit de tristesse et de honte" a déclaré publiquement M. John Amery, fils d'un ancien ministre anglais.

Je le comprends.

Il y a certaines lâchetés dont on n'a pas à être fier.

René RENCUREL.

dans notre
Courrier

LE BOMBARDEMENT DE PARIS

Nous recevons du Kdo de BILIN PARKSTRASSE, la lettre suivante signée par 26 camarades:

" Les prisonniers de Bilin Parkstrasse, adressent par l'intermédiaire de RUFLETS, organe du Stalag IV C, leurs condoléances aux familles des victimes de la lâche agression anglaise sur la capitale de la France. Ils se déclarent prêts à soutenir leur Chef, le Maréchal PETAIN, dans toutes les mesures qu'il prendra pour répondre à un procédé d'intimidation dont l'odieux le dispute à la barbarie. Profondément conscients des heures graves qui menacent la patrie, ils demandent que tous les Français opposent au péril une communauté solide, seule certitude de redressement et d'espoir d'intégration dans la nouvelle Europe qui se construit."

De notre camarade COTTARD, homme de confiance du Kommando 384: "Ci-joint une somme de 24 marks, réunie par 17 camarades pour les sinistrés de la région parisienne au cours de l'odieux bombardement anglais. Crime ineffaçable dans l'histoire de l'Angleterre, crime odieux et prémédité. Nous faisons confiance au Maréchal PETAIN pour prendre les mesures nécessaires."

- o -

POUR LA REVOLUTION NATIONALE

Fernand GERARD, Mle 55137, nous expose ce qu'il entend par "Révolution Nationale":

La Révolution Nationale, c'est l'abolition des formules de l'ancien régime. Le Maréchal PETAIN a prescrit que cette révolution devait être nationale. En effet elle ne doit pas être faite au profit d'un seul parti. La rupture doit être complète avec les anciens principes, le mensonge, la déloyauté, l'esprit d'intrigue et le capitalisme international, causes de tous nos maux.

Seuls l'aptitude et le talent doivent servir de base à la "hiérarchie française" faisant place à "l'égalité" trompeuse de l'ancien régime. La Révolution Nationale est aussi sociale: les chefs d'entreprises doivent avoir conscience de la qualité humaine de ceux qu'ils emploient, il ne faut plus que l'équilibre économique soit établi au détriment du salaire ouvrier.

L'ouvrier ne devra plus être l'homme-matricule, mais l'homme-collaborateur qui participera directement ou indirectement à la gérance de l'entreprise, laquelle lui assurera un salaire digne lui permettant de fonder un foyer.

Dans le domaine européen, la France doit prendre sa place dans le monde nouveau qui s'élabore. Le Maréchal PETAIN l'a dit, il croit au génie français, il veut que la pensée française prime toujours au cours des siècles.

La Révolution doit être et elle sera.

Dans son message du 12 Décembre 1941, le Maréchal a déclaré qu'il comptait sur les prisonniers pour être le "ciment"

de la Révolution Nationale, le "ciment qui assure définitivement la solidité de la maison neuve".

Voilà quel doit être notre mot d'ordre. Convainquons ceux qui restent à convaincre. SOYONS CONTAGIEUX.

- o -

LA COLLABORATION NECESSAIRE.

Gaston BERTIN, et 7 de ses camarades, nous adressent la lettre suivante, écrite sans aucune équivoque:

" Convaincus qu'un gouvernement stable et fort, libéré de toutes les traces anciennes de la néfaste politique, est seul capable de revivifier notre pays en le dirigeant sur l'unique voie de la sérénité séculaire, nous avons mis notre entière confiance en le Maréchal PETAIN.

Fidélité absolue à ce noble soldat, qui à l'automne d'une vie déjà si bien remplie, nous donne un sublime exemple de " Grandeur et de Servitude ".

De toute l'ardeur de nos pensées, nous souhaitons le rapprochement des peuples français et allemands, offerts trop souvent en holocauste aux égoïsmes étrangers. Nous suivons avec un particulier intérêt le développement de la collaboration si nécessaire et salutaire. Chaque jour nous la désirons plus franche, plus précise, créatrice de prospérité et de bonheur.

Aussi notre fureur se dirige contre ces lâches assassins de l'étranger, qui, sur le sol de notre chère Patrie, attentent à la vie de soldats accomplissant leur devoir. Que justice implacable et prompt soit faite, IL N'EST PAS DE MOEURS FRANÇAISES, DE FRAPPER AINSI.

- o -

A CEUX QUI N'ONT PAS ENCORE COMPRIS...

Pierre GROSBOS, Homme de Confiance du Kommando R.107 adresse cet appel à tous ses camarades:

" C'est à vous, mes camarades, que je veux m'adresser, à vous que l'éducation reçue, la tradition, la captivité peut-être, ont rendu si défiants, certains même hostiles à l'égard du Maréchal. Longtemps je fus à vos côtés, et je voudrais vous expliquer aujourd'hui ce que j'appellerai "ma conversion". Si je pouvais vous ranger à mon avis, j'aurais alors la satisfaction de me dire que je n'ai pas entièrement perdu mon temps en captivité.

Quels sont les griefs que vous pouvez retenir à l'égard du Maréchal? Pensez-vous que ce soit l'ambition qui l'ait poussé dans la voie qu'il a adoptée? A son âge, couvert déjà d'une gloire immortelle, il pouvait n'aspirer qu'au repos. Au lieu de cela, il est parti dans une sorte de guerre sainte contre nos maîtres d'hier, juifs et franc-maçons. Quoi, sinon un amour sans limite de la Patrie, pouvait le pousser dans une voie aussi ardue?

J'ai beaucoup réfléchi là-dessus et j'en suis arrivé, à conclure qu'aucune objection contre la politique du Maréchal ne résiste à un examen un peu approfondi. Or nous devons songer à notre avenir et préparer dès maintenant notre retour. Comment?

C'est cela surtout que je voudrais que vous compreniez c'est sur ce point que j'insiste de toutes mes forces, la seule façon de hâter notre libération, d'y contribuer, car cela dépend beaucoup de nous, ne l'oubliez pas, c'est de suivre aveuglément le Maréchal. Vouons-lui une obéissance absolue, aidons-le dans toutes ses œuvres, c'est notre intérêt et celui de la France.

Vous qui hésitez encore, abandonnez vos scrupules, vos préjugés qui ne sont plus de mise, et avec moi, du fond de votre cœur, criez à pleins poumons: " VIVE LE MARECHAL ".

LE STALAG

MANIFESTATION ARTISTIQUE A L'HOPITAL DE BILIN

La pension Bellevue est ce magnifique Hôtel de Bilin, situé dans un des pays les plus pittoresques de la région, aménagé spécialement pour nos camarades malades.

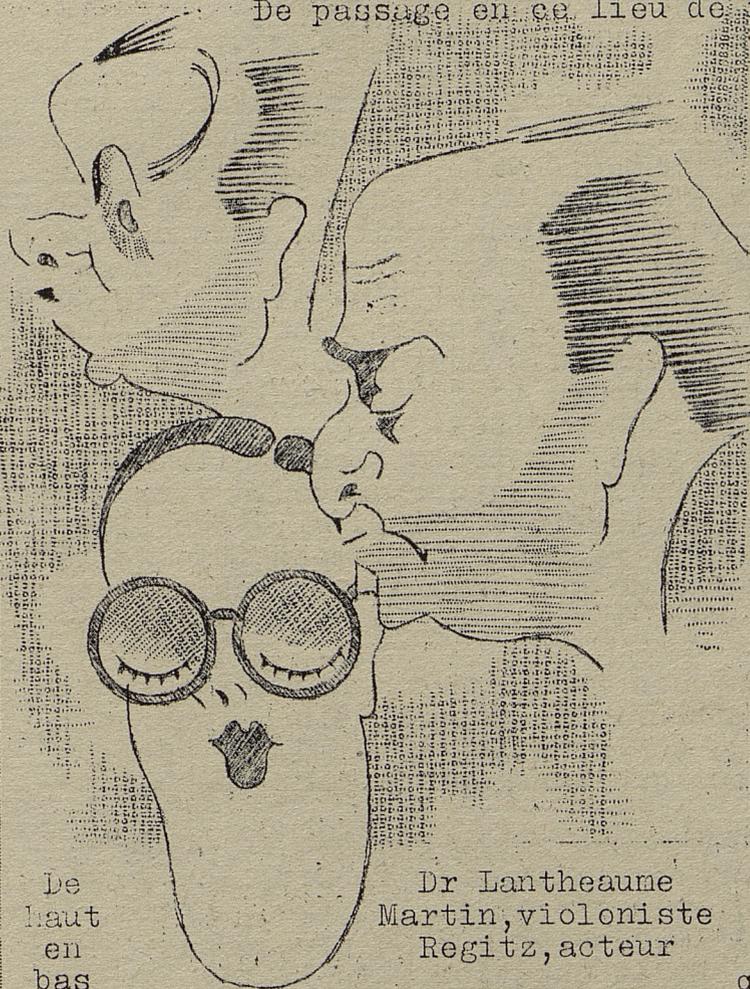
De passage en ce lieu de repos, j'ai pu apprécier le personnel français qui fait tous ses efforts pour alléger les peines et les souffrances de leurs camarades venant des "Arbeitskommando" voisins.

Le moral y est aussi soigné... Sous l'impulsion du Docteur LANTHEAUME, dynamique et dévoué, une jeune troupe théâtrale s'est formée. Son but est de distraire et de faire oublier aux malades, leur vie monotone. Ayant eu l'occasion d'assister à une représentation, je puis dire qu'ils y parviennent de la meilleure façon. Permettez-moi de vous donner une idée de ce programme que j'ai eu le plaisir d'applaudir.

Dans des décors brossés artistement par AUGONNET et TRIBET, voici d'abord un croquet radiophonique, présenté par le spirituel PHIPHI, ou Marcel BAHEUX. Chacun des candidats s'applique pour ne pas entendre le coup de gong qui remercie l'amateur n'ayant pas satisfait le public. De superbes prix récompensent les lau-

réats. Et l'atmosphère est créée. Les visages heureux se tendent vers cette petite scène où "Madame la Marquise" téléphone à son cynique valet. L'illusion théâtrale est complète avec le "Stradivarius" où le père CORDELIER interprète d'une façon parfaite l'antiquaire joué par son flegmatique ami, bien campé par DANIEL. Puis ce sera le "Lycée Papillon" mettant en relief le sévère GUICHARD, la "Scène difficile" nous plongeant dans l'atmosphère des studios où tout y est, même la jolie vedette aux gestes gracieuses. A noter les tours de chant et l'orchestre bien mené par le saxophoniste SMET. Le cafard est mort, pour ce soir, le but est atteint...

La jeune troupe, heureuse du résultat, pense déjà au programme suivant. L'un des néophytes me confie: "Nous voulons détendre les pauvres visages de nos malades trop souvent absorbés par leurs maux et nous serions récompensés de nos efforts, si nous



De
haut
en
bas

Dr Lantheaume
Martin, violoniste
Regitz, acteur

parvenions à les distraire ". Cette reflexion se passe de commentaires...

Sur cette impression réconfortante, je quitte l'hôtel Bellevue, non sans avoir chaudement serré la main de l'Homme de Confiance, le Capitaine FREY, qui toujours souriant, réconforte et dirige chacun.

EN PASSANT...

UNE VISITE AU CAMP DE BRUX

Dans le petit Kommando perdu de l'Erzgebirge où j'ai passé de longs mois, de nombreux échos nous parvenaient sur le camp de Brûx. C'est le baigne, disaient les uns. C'est la bonne vie disaient quelques autres, beaucoup plus rares. Et moi de penser: ce n'est ni l'un ni l'autre. Maintenant je crois que c'était l'un et l'autre.

Je suis arrivé à Brûx, un jour, vers dix heures du matin. Le camp était presque désert, les uns étant au travail, les autres, en raison du froid, frileusement calfeutrés dans leurs baraques. Ce camp, tel que je le voyais, je m'attendais à le trouver ainsi. Son aspect me reportait vingt mois en arrière, lors de mon arrivée à Hoyerswerda: baraques rangées symétriquement, grands espaces libres ceinturés par les barbelés. Ce qui m'avait surpris au contraire, c'était les petits Kommandos où j'avais vécu, installés dans des fabriques désaffectées ou dans des Gasthaus, c'était les Kommandos des villes qui, derrière leurs tristes murailles, prenaient irrémédiablement l'aspect d'une prison.

Il me souvient d'un camp de travailleurs allemands, installé en lisière de forêt et où j'aurais bien voulu vivre ma captivité. Les barbelés, certes c'est triste, mais, si j'ose dire, on voit à travers. Un mur, il n'y a rien à faire, impossible de le traverser, impossible de réaliser dans son enceinte l'évasion spirituelle, celle qui aide à attendre la grande, la vraie: la libération...

Un peu dépaysé, je me suis rendu chez mon camarade Maison, Homme de Confiance du district. Je connaissais Maison pour l'avoir rencontré à Wistritz, je connaissais l'homme, je ne connaissais pas le Chef. Car ce n'est que dans son élément que celui-ci prend tout son relief.

Assis derrière une immense table chargée de papiers, mais où ne se révèle aucun désordre, Maison me recoit, le visage ouvert, renversé sur sa chaise, le geste bref, la parole nette et rapide. Tout de suite j'ai l'impression que ma présence va lui faire perdre un temps précieux. Et la question rituelle: "Je ne te dérange pas?" ce n'est pas par politesse, mais avec sincérité que je la lui pose. Il se lève aussitôt, se met à ma disposition: "Que veux-tu voir? - Mais... tout." Et en effet je voulais voir tout, et il m'a fait tout voir.

Ses collaborateurs tout d'abord, l'adjudant Morain en tête, jusqu'au dernier magasinier. S'ils ne sont pas nombreux, alors que le travail est abondant, par contre ils sont d'un dévouement absolu ce qui leur permet de faire face à toutes les charges: travail du bureau, distribution du courrier, des colis, des conserves, répartition des vivres de la Croix-Rouge... Nous sommes interrompus par un camarade venu demander à Maison ce qu'il fallait faire de 11 capotes disponibles, 11 capotes pour près de 3000 hommes! La réponse ne se fait pas attendre: Une à la baraque No..., Deux à la baraque No..., etc... Il n'a pas consulté un dossier. Tout cela, il l'a dans la tête. On a l'impression que l'organisa-

tion est parfaite, que rien n'est laissé au hasard.

Nous nous dirigeons vers le théâtre. Dans la cour nous croisons un camarade, barbe brune et cheveux au vent, un seau d'eau à la main. Présentations: SCHENEIDER, un dur. Il aime la lutte- je dis bien: la lutte, pas la bagarre. Mais avec les mois qui passent la vérité se fait jour, on comprend peu à peu, même à Brûx. Alors Scheneider, lui, s'ennuie.

Il entraîne Maison par le bras et me voilà seul. Pas pour longtemps. Un camarade s'avance. Je vais à lui. Je le questionne: "La vie à Brûx? - Oh, maintenant ça va". Et par lui j'apprends qu'il n'en a pas toujours été ainsi. Loin de là!

- "Qu'est-ce qui n'allait pas? - A vrai dire, tout... ou presque. Il fut un temps ici où ceux qui se présentaient à la salle de service, par exemple, se faisaient vider proprement. Alors on allait demander aux Allemands ce que nous refusaient nos camarades français. Maintenant au contraire, on est bien accueilli et on est même assuré de trouver auprès de nos camarades de la salle de service une aide morale. De plus ce changement a eu ses répercussions sur les hommes de confiance chargés des baraques. Ils s'occupent de nous, alors qu'avant les policiers se moquaient de tout.

" Pourtant j'ai vu que du côté lettres et colis, tout est bien organisé. - Aujourd'hui, oui, mais autrefois! Tu n'as pas assisté à la ruée vers l'affiche aux colis! On était obligé de se battre pour en approcher, et quant à trouver son numéro, un beau travail! Ils n'étaient même pas classés. Trop de boulot pour MM. les employés! Eux, tu penses, ils étaient déjà servis. Tous les em...dements, c'était pour les pauvres bougres qui avaient travaillé toute la journée. Et tout à l'avenant. Pour les distributions de Croix-Rouge, les conserves, les lettres, c'était des queues interminables et des engueulades par dessus le marché quand on réclamait. Il ne fallait pas déranger ces Messieurs. Et quelle pagaye! A présent on est sûr d'avoir ses lettres en rentrant du chantier, on peut contrôler les arrivages de Croix-Rouge, on n'attend plus, les parts sont prêtes et posées d'avance. Plus de disparition de Roquefort (un beau scandale des anciens jours, ça!). Quand on veut ses conserves on est bien reçu, on ne subit plus la mauvaise humeur de quelques potentats. Il a été institué un système de carnet à souche avec numéros d'ordre, qui donne satisfaction.

" Et la soupe? - Ça, c'est moins drôle. On n'a pas pu supprimer la queue. Pourtant le service est accéléré, les cuistots sont plus consciencieux et aussi plus aimables. Ça fait toujours plaisir si ça ne remplit pas le ventre, car il n'y en a pas trop. On peut bien le dire, nous regrettons la bonne gamelle des premiers temps. Et pourtant Dieu sait si on s'en plaignait alors!

" Vous n'avez pas de cantine? - Si ma foi, mais on n'y trouve quasiment rien. Au fond, ça vaut mieux. Quand elle était achalandée, ceux qui travaillaient au camp raflaient tout. Au moins maintenant c'est l'égalité.

" Et comme distractions? - On a le théâtre, les cartes comme partout, les sports l'été, et puis la bibliothèque. Jean GOURROT, notre "Biblio" s'en occupe bien, toujours aimable, avenant, serviable, rempli de patience et de conseils précieux. Un type épatant!

" Y a-t-il beaucoup de camaraderie ici? - Pour ça c'est bien difficile, le camp est si grand. Alors on s'y sent forcément un peu isolé. MARIDOR a fait là-dessus un dessin qui dit bien ce qu'il veut dire. Il est intitulé: "Solitude", et représente un type seul au milieu d'une foule... Pourtant il y a quand même un esprit de solidarité. Ainsi, chaque fois qu'un accident arrive à un copain, le camp envoie un secours à sa famille.

" A ce sujet, Brûx ne s'est guère signalé pour le Secours National. 300 marks, c'est maigre pour ici. - Evidemment,

mais tu sais, nous ne sommes pas riches, et puis on ne réfléchit pas toujours...même aux choses sérieuses comme celle-là.

" En somme, à tous les points de vue, il y a une nette amélioration. - Oui, nous nous sentons moins abandonnés matériellement et moralement. On n'a plus affaire à des gens qui se servent mais à des camarades qui ont conscience de servir. Tiens, tu vois Maison, qui vient par ici, il a obtenu que les rassemblements du matin soient très courts et ceux du dimanche, supprimés pour ceux qui ne travaillent pas. Ça paraît une bêtise, un truc comme ça, et bien c'est énorme ! "

Et quand Maison revient vers moi, je sais tout ce qu'il a fait, que ce que j'ai vu et verrai, est son oeuvre. Il est accompagné cette fois d'un grand blond, barbu lui aussi, une brochette sur la poitrine: Gaston FACON, président du Comité PÉTAIN. Nous échangeons quelques mots sur le Comité, il m'en parle avec enthousiasme, croit que nous arriverons à l'union à laquelle nous aspirons et pour laquelle nous prodiguons nos efforts. Je voudrais tant le croire, que je n'engage pas plus avant la conversation. Il est bon de se laisser aller parfois, à l'optimisme des autres.

Nous reprenons notre tournée. Au théâtre je rencontre LESTABLE qui m'en fait les honneurs, et FERRERI, le Chef d'orchestre. J'ai visité des coulisses à Paris, des coulisses immenses desservant des scènes pas beaucoup plus grandes que celle de Brûx. Or ici les coulisses n'ont que quelques mètres carrés. Le miracle qui s'y produit, j'en ai l'explication à entendre Lestable me parler avec amour de son théâtre. Sans amour on ne fait rien, par lui tout est possible. Et quand on y ajoute un dévouement sans borne, dépensé dans le but de distraire chaque dimanche de leur dur labeur, des milliers de camarades privés de tant de joies, on comprend qu'avec de si faibles moyens, Lestable, Ferreri, MARYDOR, le décorateur, et KOLLER, le chansonnier, aient réussi à faire du théâtre, du vrai.

Maison m'apprend que Ferreri et Roger Koller passent parfois des nuits entières pour composer certains spectacles, revues ou opérettes. Je sais que le succès les a tous récompensés, et que les ovations de leurs camarades les ont toujours payés de leurs peines.

J'ai terminé ma visite par les baraques. Camarades de Brûx, croyez-moi, ne vous plaignez pas trop de votre logement. Il n'est pas large, j'en ai vu de pire. Sur le rapport de l'habitat, beaucoup sont moins favorisés que vous.

- En somme, me direz-vous, vous pensez vous aussi que Brûx, c'est la bonne vie.

Hélas non, je ne le crois pas. Car je sais que le travail y est dur, souvent plus dur qu'ailleurs. Et puis voilà, j'en suis parti le soir, à la nuit tombante, et quand je me suis présenté à la grille, j'ai vu devant moi, s'étirant à perte de vue, une longue théorie d'hommes vêtus de capotes kaki, attendant silencieusement que leur flot s'écoule lentement, pour pénétrer dans le camp. C'étaient les travailleurs qui rentraient. Et moi qui voyais ce spectacle pour la première fois, je l'ai vu en une seconde se renouveler mille fois à mes yeux, par tous les temps, sous le soleil comme sous la pluie et la neige, par la chaleur accablante comme par le froid glacial, et alors frères de Brûx, j'ai compris votre misère et je vous ai plaint infiniment.

Félicien LAUBREAUX.

*Il n'y a pas de société sans amitié,
sans confiance, sans dévouement*
Mal Pétain (29-12-40)

A WISTRITZ THEATRE PAS MORT !

Lorsque le théâtre de Wistritz a perdu son orchestre et bon nombre de ses acteurs et chanteurs, on aurait pu le croire mort. Il n'en fut rien, grâce au courage des "survivants", et à l'allant du jeune et nouveau Directeur, notre camarade DOUCHE.

Dès le 1er février, ils nous donnaient un spectacle avec, pour tout orchestre, un accordéon. Le succès fut assez médiocre. Il fallait du nouveau. Le 15, nouvel essai. Cette fois le dynamisme de la troupe emportait le morceau, et NICOLAS avec ses dessins animés, se taillait un grand et légitime succès. Il semblait bien que la partie était gagnée... Elle l'était.

Et lorsque le 22, nos camarades de l'orchestre d'OBBERLEUTENS DORF sont venus nous prêter leur concours, le succès fut décisif. La musique nous manquait, ils nous en ont donné sans compter. Deux excellents sketches musicaux dirigés par PAULUS, nous ont fait envier nos camarades d'Oberleutensdorf, pour qui de tels régals sont monnaie courante.

Enfin le dernier spectacle a mis en relief toute la variété des moyens de la nouvelle troupe. Signalons "Feu de Camp" spectacle de jeunesse, et "Dans un cabaret de Nuit", reflet de l'époque "swing", époque que nous voudrions voir définitivement enterrée, maintenant que son évocation nous a donné tout juste ce qu'il faut de la douce nostalgie qui s'attache toujours à ce qui fut, lorsque nous étions plus jeune ou plus heureux. Yernault et Quivrin, entraînés par le nouvel orchestre de Duchêne, ont tout fait pour nous faire oublier un passé, révolu nous l'espérons.

Si Douche et son équipe avaient besoin d'encouragements, quoi de plus propre à leur en donner que ce propos entendu un soir dans l'escalier... "Quand on pense qu'ils préparent leurs spectacles, le soir après le travail, comment ne pas admirer le bel exemple de camaraderie qu'ils nous donnent."

Je n'invente pas le propos. Il est réconfortant.

LE COUP DE PATTE.

- 0 -

PREMIERE THEATRALE A BORAX WERKE.

C'est à une salle comble et ardente, dominée par une gigantesque effigie du Maréchal, que COURQUET, en termes brefs qui vont au cœur, présente son nouveau spectacle, que lui et ses camarades donnent au bénéfice de notre société d'Entr'aide "La Fraternité". L'orchestre, sous la direction de SINIER, attaque ensuite avec vigueur l'ouverture, et c'est une suite éblouissante de numéros musicaux ou fantaisistes.

Après l'entr'acte, le rideau se lève sur l'enchantement d'un décor de Fillieux, la cour d'une ferme picarde où se déroule toute l'action de "Messidor", 2 actes de Paul Courquet, dont le thème est le retour à la terre d'une troupe de théâtre, et qui contient une défense pleine de bon sens et de vérité de la paysannerie et de la terre de France. La pièce se termine sur un final ingénieux, qui faisant collaborer la scène et la salle, sera bissé de nombreuses fois et repris en chœur par l'assistance.

Courquet, auteur et acteur campe un père Mathieu rude et émouvant. Bicheron lui donne la réplique avec justesse, tandis que Crignon est une Elvire d'un grotesque pédant achevé. Citons encore Musquin, Bergougnoux et Rousseau, Plé, Cayrol et enfin Chabrou qui nous est heureusement revenu.

La longue ovation qui a terminé le spectacle aura prouvé à l'animateur du "TRIANGLE" qu'il avait été compris et que son "fidèle public" avait été sensible aux efforts qu'il prodigue sans cesse pour lui faire oublier les rigueurs de l'exil.

Jean-Léon SAVOYE.

DU THEATRE A KATHARINABERG

Noël est déjà loin. Pourtant nous ne voudrions pas passer sous silence le compte-rendu qui nous est parvenu avec bien du retard sur la manifestation qui a eu lieu à cette occasion au Kommando de Katharinaberg, réunissant plusieurs autres Kommando.

En décembre il neige dur là-bas, et ceux qui avaient, pour répondre à l'invitation de leurs camarades de Katharinaberg et de Reichenberger, bravé la bourasque, ne l'ont pas regretté.

C'est ce que nous écrit notre camarade W. David:

"La séance fut ouverte par une allocution de notre camarade RAGON, qui fit un vibrant appel à l'union dans le cadre de la rénovation nationale.

La pièce principale du spectacle "Complot contre l'Empereur" fut une rétrospective d'un épisode de la prise de Smolensk sous un autre Empire...Entièrement écrite par notre camarade VERNON, elle dénote chez l'auteur un don réel de psychologie et une parfaite connaissance de l'histoire.

Je voudrais donner les noms des acteurs, mais je les ignore pour la plupart. Félicitons-les donc tous en bloc et mentionnons spécialement BELLION qui a su nous émouvoir par son jeu pathétique. Félicitons-les aussi pour les nombreuses heures qu'ils consacrèrent à la création de leurs costumes. Il faut avoir vu la fiévreuse agitation qui régnait au camp, lorsque après une journée bien remplie, chacun s'affairait à l'élaboration de ces costumes, tous en papier.

La Marseillaise chantée par toute la troupe apporta le point final. On ne peut entendre ses accents sans éprouver, malgré soi, un frémissement. Quelle douce joie m'inondait à voir tous ces hommes debout, dans cette ambiance de camaraderie, la tête haute, le regard fier, presque farouche. Non, l'âme française n'est pas morte, elle peut encore s'exalter pour le mieux et le meilleur de la Patrie ! "

William DAVID.

- o -

UNE SAISON DE BALLON ROND A HYDRIERWERKE

En avril dernier, un Comité constitué sur l'initiative de notre camarade Roger CHOTARD, faisait appel à la bonne volonté de tous ceux qui s'intéressent à la balle ronde.

Chotard lui-même, véritable mécène, se procura et acheta les ballons. Chaque jour de fête, chaque dimanche, bien souvent le samedi, des rencontres eurent lieu. Près de 200 joueurs évoluèrent sur notre terrain improvisé.

Par ailleurs, les équipes sélectionnées de l'Hydrierwerke furent appelées à rencontrer les formations des Kommando voisins. Notre palmarès est suffisamment éloquent, puisqu'il fait état de 19 victoires sur 22 matches joués. Seule l'équipe de Niedergergenthal a battu par trois fois nos équipes.

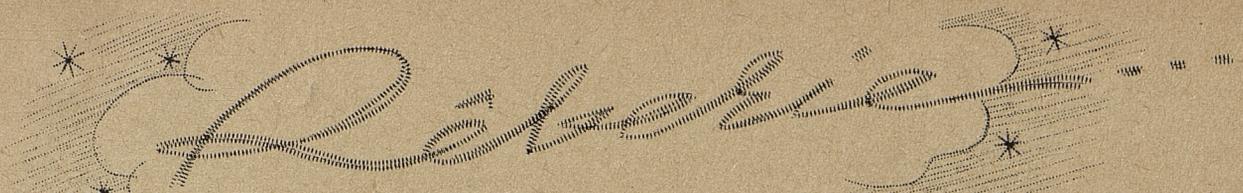
En conséquence, le Comité Sportif adresse ses félicitations aux joueurs suivants, dont plusieurs ont quitté l'Hydrierwerke, pour leur talent, leur courage, et leur discipline:

Alonso, Beghin, Berlan, Bez, Bocher, Bonnel, Bouhier, Branca, Brochon, Champey, Chatelet, Chesnau, Chotard, Combet, De-caux, Lafour, Dumarquez, Dupont, Dupuy, Enquebecq, Fischer, Geertz Girod, Guy, Hallot, Hartmann, Ibars, Krupka, Lamour, Lebrun, Le-guidocoq, Lejamptel, Lerch, Lognos, Lorin, Lutz, Madru, Mahaut, Mampey, Maucourant, Mercier, Midon, Moreau, Naille, Pellissier, Pichat, C. & G. Prulière, Ribault, Roblin, Suisse, Turlutte, Vas seur et Vincenti.

Charles PATOZ.

- o -

... LE TRAVAIL DES FRANCAIS EST LA SUPREME RESSOURCE DE LA PATRIE.
IL DOIT ETRE SACRE... (Ml Pétain,)



Les grands monts ont coiffé leur couronne de neige.
Tout est silencieux. Le ciel est gris et bas.
Le général Hiver passe avec son cortège
De tempêtes, de gel, de vents et de frimas.

Dans les vergers déserts, sous leur manteau de glace,
Les arbres sont pareils à des pommiers fleuris.
Quelques oiseaux s'en vont, rapides dans l'espace,
Cherchant tout à la fois, du pain et un abri.

Et quand le soir descend avec son voile d'ombre,
J'échaffaude en esprit, dans mon exil lointain
Où tout, autour de moi, me paraît vide et sombre,
En songeant au passé, des projets pour demain...

Je songe aux soirs d'hiver, où, libres, amoureuses,
Nos lèvres échangeaient de solennels serments.
Moi, je te promettais une vie radieuse,
Et toi, tu me jurais de mourir en m'aimant.

Doux serments d'autrefois, éternelles promesses,
Les cieux me sont témoins que je vous ai tenus!...
Toi, seule a toujours eu mon cœur et ma tendresse.
L'épreuve du présent nous rapproche un peu plus...

Je songe aux soirs d'hiver, dans notre maisonnette,
Quand mon regard croisait tes beaux yeux souriants.
Nous bâtissions pour nous, un avenir honnête
En préparant celui de nos futurs enfants.

Parfois, nous nous penchions sur une même page,
Et nos têtes unies, lisions à l'unisson
Le livre de la vie confiante, mais sage,
Le livre du bonheur qu'ensemble, nous vivions.

Je songe aux soirs d'hiver, lorsque, poupée vivante,
Notre petite enfant sautait sur nos genoux.
Nous suivions attendris, ses gambades bruyantes,
La couvrant de baisers affectueux et doux...

Songeant à tout cela, à ces heures joyeuses,
Qu'interrompt, un jour, le tocsin, brusquement,
Je sens grandir en moi la haine de la "gueuse"
Qui fait couler les pleurs des mères et des enfants.

Puis je me trouve seul, seul avec ma souffrance,
Avec mon désespoir, mon immense douleur.
L'avenir incertain de son filet immense
Enveloppe ma foi et fait battre mon cœur...

Cependant, tout en moi vient parler d'espérance...
Demain, sur mon chemin, je cueillerai trois fleurs,
Qui ont toujours fleuri sous notre ciel de France:
Ce sont, la Liberté, l'amour et le Bonheur!

Alban SERVOLES.